



PIC DU MIDI D'OSSAU (2884 m)

octobre 1796, GUILLAUME DELFAU

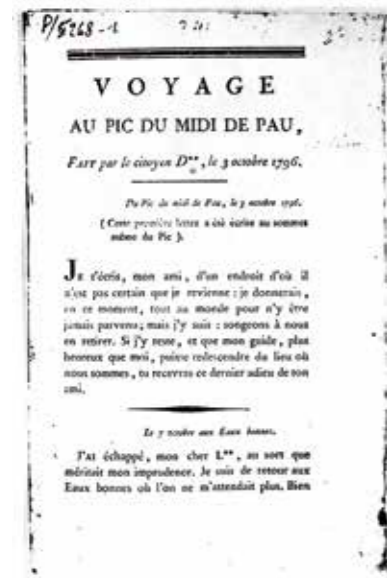
Le *Voyage au Pic du Midi de Pau*, connu à moins de dix exemplaires répertoriés dans les collections publiques et privées, est un des textes les plus rares de la littérature de la découverte des Pyrénées. C'est aussi un des plus émouvants par la fraîcheur et l'authenticité du récit, et des plus étranges car une édition un peu différente suivit la première à un an d'intervalle.

Il est généralement admis que les premières tentatives d'ascension de ce pic, que l'on nomme aujourd'hui pic du Midi d'Ossau, doivent être attribuées à François de Foix-Candale en mai 1552 (et non en 1581 ou 1582 comme l'ont indiqué certains auteurs dont Beraldi). Cet homme siégeait au Conseil du Roi de Navarre, Henri d'Albret; il mourut à Bordeaux le 5 février 1594. Dans un texte ultérieur de 1602, le dénommé Cayet, seigneur de la Palme, plus communément nommé Palma Cayet, lecteur de Henri IV, né en 1525 ou 1540 et mort à Paris en 1610, confirme l'ascension précédente, précisant que «son nom fut trouvé gravé sur une pierre». Lui-même dit être monté en 1591 au «pic de mieydy» ou «*tres serours*» (trois sœurs). Il note que «C'est la plus haute pointe de tous les Pyrénées, qui passe au-dessus de la moyenne région de l'air, au bas on y meurt de chaud, en la montant, au milieu on y meurt de froid, au haut on trouve une grande plaine fort délectable, un air fort tempéré, de belles fontaines, on ne peut la monter qu'en un jour et demy». Ces indications fantaisistes montrent que l'auteur n'a pu dépasser la base de la vraie ascension du pic!

Pierre de Marca clôt par un très beau texte de 1640, sa fameuse *Histoire du Béarn contenant l'origine des roys de Navarre...* ce que l'on pourrait nommer la préhistoire du Pic : «Cette haute montagne d'Ossau à trois testes que l'on nomme le Pic du Midi et le Pic de très Serous, c'est-à-dire des trois sœurs; et d'autant qu'il y a trois pointes, dont les deux sont tournées du costé du Béarn et la troisième du costé d'Aragon. Du plus haut de cette montagne on découvre les deux mers et les monts de Castille.» Il précise que «cette montagne et une autre de mesme nom de Pic de Midi en Bareige sont les plus hautes des Pyrénées».

Manuscrit de Delfau,
Musée pyrénéen de Lourdes.



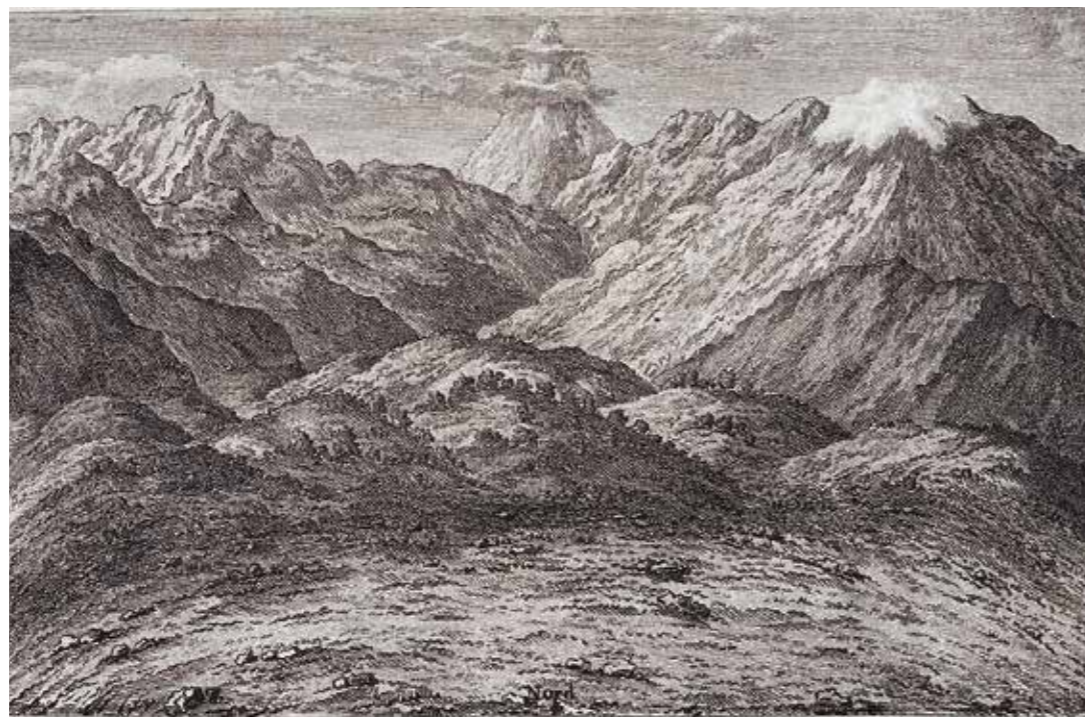


Delfau : éditions de 1796 et 1797 (avec complément manuscrit de l'auteur), Musée basque de Bayonne.

Guillaume Delfau a 30 ans en 1796. Ancien député à l'Assemblée législative, futur secrétaire de la Dordogne, il est en villégiature aux Eaux-Bonnes. L'époque est à la découverte pittoresque des Pyrénées. Comment, quand on réside en vallée d'Ossau après avoir découvert la puissante silhouette du Pic depuis Pau, et que l'on chemine vers Gabas, ne pas être durablement fasciné par cette élancée minérale. Le voici donc le 2 octobre dans ce hameau forestier de quatre ou cinq masures. Ce n'est pas par hasard qu'il s'y trouve puisque « depuis longtemps » il était « extrêmement curieux de connaître une montagne que tous les voyageurs ont regardée jusqu'à présent comme inaccessible ».

L'historien de la découverte des Pyrénées, Beraldi, est particulièrement injuste quand il écrit : « Delfau monte pour monter, pour la curiosité, pour la gloire. Il fait la performance. Sans élégance mais il la fait. » Le Bondidier a une opinion différente. Observant la rusticité de l'équipement de Delfau et de son guide, le berger Matthieu, il imagine le nécessaire état d'esprit devant permettre la réalisation d'une ascension difficile pour l'époque : « Il a du cran, la ferme volonté d'aboutir, de ne reculer que quand il ne peut plus avancer. Le berger Matthieu, guide improvisé, est à la hauteur de la situation. Alors, c'est en onze heures de Gabas à Gabas, l'ascension intégrale de l'Ossau. De Barèges à Barèges, de 1787 à 1802, Ramond mettra quinze ans pour faire le Mont-Perdu et les difficultés des deux courses s'équivalent. » On sait maintenant comment pour Ramond, le premier pyrénéiste médiatique, cette ascension fut construite comme une mise en scène. Tel ne fut pas le cas pour Delfau et l'Ossau !

Revenons maintenant au texte lui-même, particulièrement à celui de 1797, plus construit que le premier jet de 1796. La lettre première, du 3 octobre, a été écrite au sommet même du Pic. C'est un billet de sept lignes adressé à un ami. On y devine l'émotion du propos et l'incertitude sur les conditions de la descente et le succès de l'entreprise :



Palassou, 1781 et 1784.

« Je t'écris, mon ami, d'un endroit d'où il n'est pas certain que je revienne : je donnerais, en ce moment, tout au monde pour n'y être jamais parvenu ; mais j'y suis : songeons à nous en retirer. Si j'y reste, et que mon guide, plus heureux que moi, puisse redescendre du lieu où nous sommes, tu recevras ce dernier adieu de ton ami. »

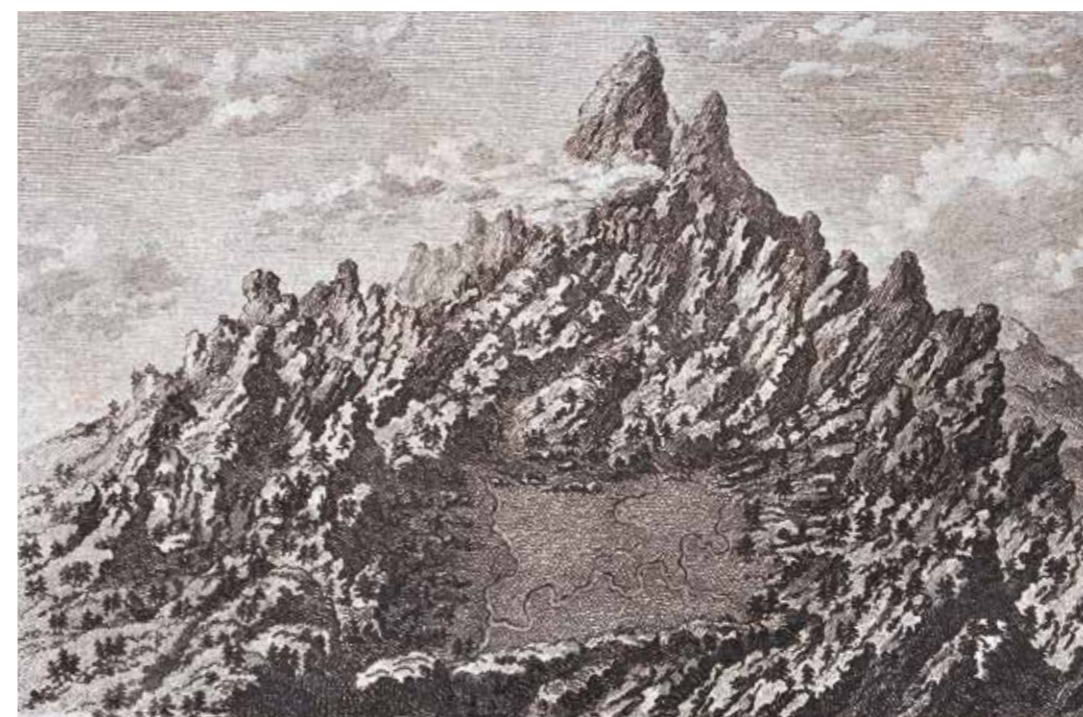
Tous les montagnards auteurs d'une première ascension comprendront cette angoisse si simplement exprimée.

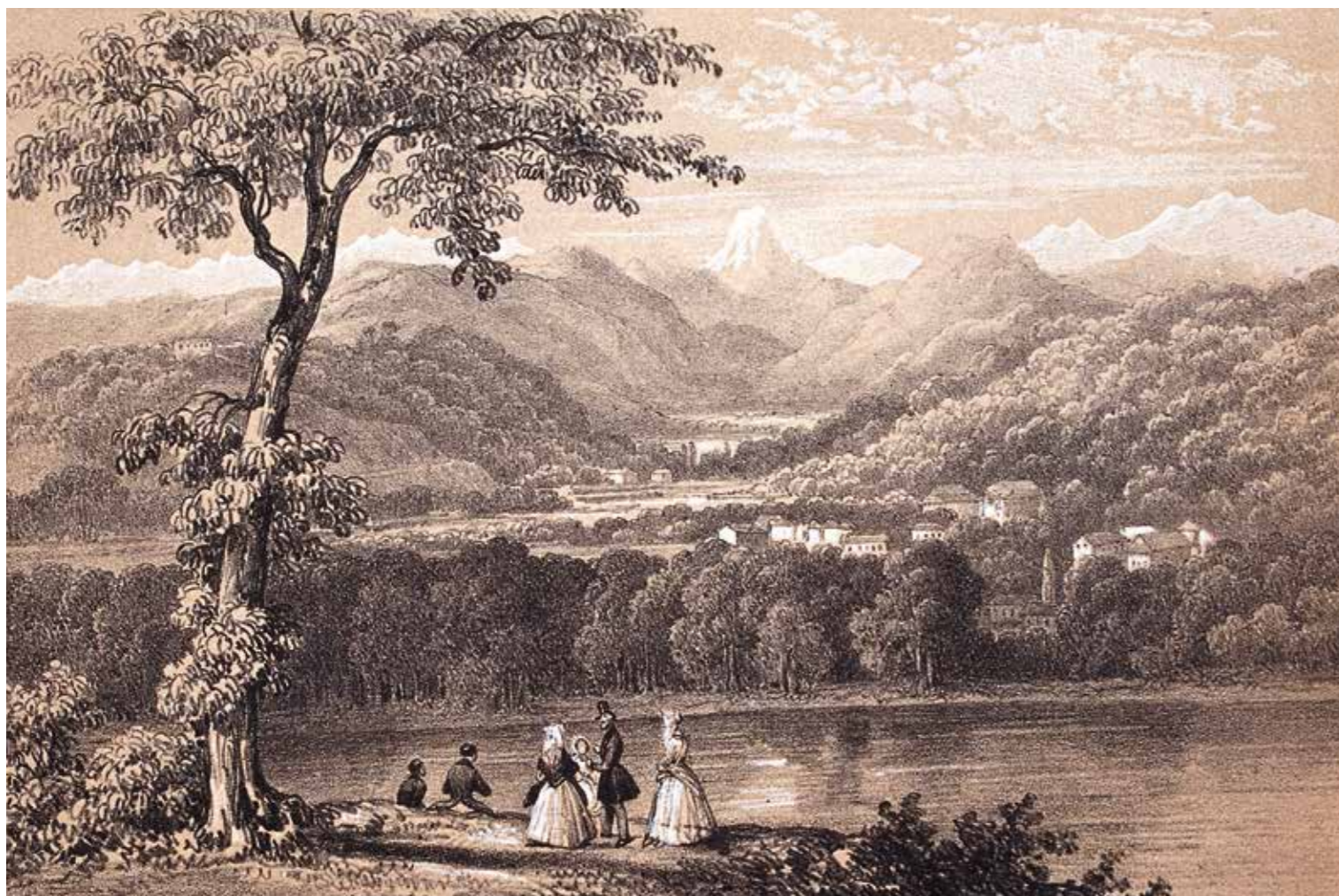
La lettre II fut écrite le 7 octobre aux Eaux-Bonnes. Elle constitue le véritable récit de l'aventure, assez détaillé et bien composé. Le style narratif en est sobre et vivant. Le lecteur y glane de nombreux renseignements sur l'ancienne exploitation des sapins en Ossau, sur l'organisation d'une harde d'isards, sur la nature des roches et l'effet de l'érosion en altitude.

Les phrases finales du livre reprennent une vision assez convenue, celle de la montagne à cette époque :

« Les tableaux que l'on découvre du sommet du Pic sont imposants et sévères : de noires forêts de sapins dans les hautes régions, des neiges éternelles sur les sommets, des abîmes de toute part, tels sont les objets qui distinguent éminemment le coup d'œil du Pic du Midi de Pau, bien supérieur à ce regard, à celui de Bagnères ; c'est le plus grand et le plus formidable rocher qui ait été mesuré dans les Pyrénées : il offre un bloc immense. Cet abîme, vu du sommet, est peut-être une des plus belles horreurs qui soient dans la nature. »

Peu expérimenté, Delfau se rendit compte que le succès de son expédition était lié à une relative cohésion de la neige permettant une avancée sûre. Bien que son récit soit pétri d'observations, il dévoile le vrai but de son aventure : « J'avais entrepris ce voyage, moins pour observer que pour faire un tour de force. » Delfau est bien un





Gravure de Satgé de Saint-Jean,
publiée en 1842.

excursionniste téméraire, un explorateur. Avant lui, François Flamichon gravit le pic d'Anie le 28 juillet 1771, Reboul atteignit le Turon de Néouvielle en 1787. Hélas, aucun des deux n'écrivit une relation de leur ascension respective.

Delfau, à l'inverse de Ramond pour le Mont-Perdu, ne cache pas le rôle essentiel du berger Matthieu comme guide. Celui-ci lui a d'ailleurs fait part d'une ascension préalable par un autre berger de la vallée, dont il tient peut-être les clés du succès. Leur arrivée au sommet les met d'ailleurs en rapport avec «une muraille circulaire qu'on a élevée de débris même du sommet, à la hauteur d'environ deux pieds».

On doit à la sagacité de Léon Maury (1950-1951), puis de Jacques Blanchet (1958), la détermination de la date et des circonstances de la première vraie ascension du Pic. Contrairement à ce qu'écrivit Delfau en 1796, cet événement majeur n'est pas lié aux investigations des ingénieurs-géographes Reboul et Vidal en 1787, mais à celles, postérieures, de Junker. En effet, du 26 août 1789 au 18 août 1790, Junker fait des visées de triangulation «sur une des pentes du Pic du Midy» (le petit Pic) et «sur le plus haut du Pic du Midy» (le grand Pic). Dès le 20 août 1790, il écrit avoir visé le «signal du Pic du Midy». Ce signal ne peut être qu'une des tourelles habituellement dressées pour matérialiser les visées; celle-ci a donc été placée au moins la veille, soit le 19 août 1790.

Le succès de Delfau pour son ascension initiale de l'Ossau stimula les réalisations d'autres amateurs. Nous pouvons ainsi lire les textes postérieurs d'Armand d'Angosse (ascension du 14 thermidor An X, 2 août 1802), de Daugerot (ascension du 14 août 1802), de Claude Vénat (13 juillet 1818), simples récits rarissimes comptant parmi les incunables du Pic. Le savant naturaliste Léon Dufour en fit l'ascension le 18 août 1819, en compagnie du chirurgien Lacoste, de Laruns qui fut aussi de l'excursion de Vénat, et avec les guides Jean et Jacques Clabère. Il en fit une relation détaillée dans ses très rares *Souvenirs et impressions de voyages sur des excursions pyrénéennes* (1848). Ils nous amènent au travers d'autres textes au récit naturaliste documenté du comte Roger de Bouillé, qui se fit une spécialité de l'exploration de cette vallée.

É. Paris, 1841.

